

ÊTRE COLLECTIONNÉ PAR LES ALGORITHMES ?

Yves Citton

La vraie folie n'est à localiser ni chez les collectionneurs, ni chez ceux qui se moquent d'eux. Elle est au cœur du cercle incestueux articulant attention et valorisation. Si je suis conduit à valoriser ce sur quoi porte mon attention, alors mes "valeurs" vont dépendre directement des circuits en charge d'attirer et de nourrir mon attention. Or, dès l'âge du périodique pour les alphabétisés, puis de l'audiovisuel pour les équipés, et enfin de l'Internet pour les connectés, le cercle entre attention et valorisation se voit presque intégralement capturé par les flux alternés de techno-images et d'investissements financiers organisés en court-circuits par les mass-médias. Là où, pendant quelques années, chacun pouvait surfer ou papillonner sur Internet pour collectionner des brochettes de sites improbables et inattendus, l'algorithme PageRank de Google est venu nous remettre dans le rang bien hiérarchisé d'un audimat ubiquitaire : mon attention et donc mes valorisations sont conduites à suivre celles qu'auront frayées avant moi les essaims d'internautes dans le bourdonnement desquels je me confonds. Il y a certes co-agitation dans ces agrégats attentionnels automatiquement agencés à force d'algorithmes. Mais loin d'être réciproques et dialogiques, nos cogitations sont parfaitement alignées dans une parodie d'amour productrice d'indifférence : l'omniprésente valorisation marchande de nos attentions nous pousse mécaniquement à regarder tous ensemble dans la même direction – mais pour ne plus rien voir ni personne, juste des étiquettes de prix.

Dans cet univers d'industrialisation du désir, le collectionneur est peut-être encore le moins fou de tous. Au moins, lui, il suit sa folie, plutôt qu'à se laisser absorber dans celle de l'essaim médiatique. Car la plupart des collections sont fondamentalement minoritaires – au point de tendre vers cette minorité absolue qu'est la singularité dénuée de toute valeur d'échange. Hormis les quelques collectionneurs d'art qui peuvent mettre leurs millions au service de leur passion, les collections portent le plus souvent sur des objets mineurs : jouets, poupées, outils, boîtes, papiers – objets sans valeur marchande, objets dé-valorisés, échappant par là même à la folie ubiquitaire de la valorisation médiaticoindustrielle. Au sein de notre bain de techno-images rutilantes, la singularité, la matérialité, l'odeur, le toucher, le vieillissement, la saleté, les taches, les écornages, les traces d'usure dont est porteur un objet marqué par le temps devient une petite oasis de réalité. En le contemplant, en le tou-

chant, en sachant qu'on peut à tout instant le sortir de sa caisse et palper sa concrétude historique, on se dégage momentanément de notre hallucination médiatique commune.

La collectionnite est l'envers parfait du marketing : plaisir solitaire contre massification du désir, toucher immédiat contre images médiatiques, soif d'expérience contre appétit de profit, valeur d'usure contre valeur d'échange. C'est moi qui produis le désir que je suis à travers des choses les plus farfelues, en marge des circuits marchands. En cultivant ma folie collectrice, je me soigne (un peu) de notre affolement collectif.

Mais les collectionneurs ne restent-ils pas hallucinés par une passion qui leur fait confondre ce qu'ils ont avec ce qu'ils sont ? Comment faire l'éloge de ce qui paraît représenter l'aliénation ultime de l'humanité réifiée : ces gens-là n'ont-ils pas troqué l'amour des humains pour l'idolâtrie des choses ? L'homo collector n'est-il pas l'emblème du petit bourgeois justement méprisé par toute notre tradition intellectuelle – obsédé par ses acquisitions, accroché à ses petites propriétés futilement matérielles et désespérément privées, comptant ses culs de bouteille comme l'avare compte ses sous ? Le collectionneur le reconnaît lui-même : "Plus on achète, moins on a". Chaque nouvelle acquisition, en même temps qu'elle échoue à clore le désir autour de ce qu'on a, fait sentir l'absence des autres objets qui manquent encore, qui manqueront toujours. Quoi de plus misérable que cette pauvreté qui se ravive au fur et à mesure de ses appropriations ? Le collectionneur se consume de ce qu'il n'a pas à travers cela même qu'il acquiert.

Et cette passion prise à collecter pourrait bien être l'envers absolu de notre société de consommation, voire son antidote. La folie consommatrice qui nous brûle simultanément le cerveau et la planète, c'est celle de l'obsolescence programmée de nos iPhone et autres primes à la casse, c'est la consommation de notre environnement par la promotion du tout-jetable. Or, justement, le collectionneur ne jette pas : il garde ce que jettent les autres – au point parfois de ne plus savoir où mettre tout ce qu'il s'obstine à garder contre tout bon sens. Il acquiert des choses, certes, mais c'est pour ne pas les consommer. En les gardant, il les sauvegarde, il veille sur elles, il en prend soin, il leur donne vie par la force de son amour animiste – au contraire absolu de la consommation

du tout-jetable. Les objets collectionnés affolent nos repères habituels de la valeur : leur possession ne relève ni de la valeur d'échange (à qui revendre ?), ni de la valeur d'usage (qu'en faire ?). Ils déroutent également les bornes de la propriété privée : on se refuse à la fois d'en user (en s'en servant) et d'en abuser (en les dégradant ou en les jetant). Ce qui consume le collectionneur (son temps et son espace vital, envahis par la quête et l'accumulation de choses inutiles), c'est justement son refus obstiné de consommer ce qu'il acquiert. En acceptant d'être ce qu'il a, il permet aux objets de simplement être ce qu'ils sont, pour ce qu'ils sont, en ce qu'ils sont. Comment s'étonner qu'il en arrive parfois à leur donner une âme ? Il en fait des êtres investis de leur "dignité" singulière - ce qui revient à les soustraire du domaine de la marchandise puisque, comme l'a bien senti Kant, la dignité est conférée à ce qui ne saurait avoir de prix, à ce qui est censé tenir sa valeur de soi-même plutôt que des fluctuations des usages et des échanges.

La figure du collectionneur apparaît ainsi dans une posture de résistance et de dénonciation implicite de l'affolement capitaliste, lequel ne reconnaît de valeur qu'à ce qui peut se transformer en source de profit marchand. Dans notre bain de techno-images, la logique suicidaire du capitalisme régnant accélère son emballement en faisant déferler une furie d'"évaluations", qui prétendent optimiser nos forces productives en indexant leur organisation sur la mesure des gains financiers. Agences de notation, audimats et procédures d'évaluation des services participent toutes d'un même aveuglement à la circularité incestueuse des rapports entre valorisation et attention : ce qui se présente comme une évaluation "objective" reconfigure les attentions de façon à valoriser (ou à dévaloriser) activement ce qu'on prétend observer. Rien ne pourra résister à ce laminage tant que ne sera pas récusée cette circularité incestueuse. Or, c'est justement elle que font apparaître en plein jour les pratiques des collectionneurs. C'est bien notre affolement capitaliste collectif que révèle en creux leur folie collectrice. D'où l'importance du geste indissociablement artistique et politique donnant à voir les collections cachées et les collectionneuses privées. Non pas celles dont les richesses décorent nos musées des beaux-arts, mais celles que l'on garde dans son salon, sa vitrine, ses caisses, réservées à nos proches (qui les considèrent souvent avec irritation et impatience pour la gêne occasionnée par une si inutile passion).

Montrer des collections mineures en public, faire une **Collection de collections**, c'est valoriser un mode de valorisation qui dénonce l'inanité de la valorisation capitaliste dominante. Partager les collections privées, donner visibilité commune aux singularités les plus farfelues, c'est nous inviter à lire ensemble les liens communs qui nous rattachent à des êtres singuliers - humains et non-humains, souvenirs d'enfance et traces de vies improbables, culs de bouteille et poupées de sorcières - que la consommation de masse et l'évaluation financière sont vouées à broyer dans leurs calculs de profits. Exhiber une collection de collections, dans l'espace de quelques Algecos, c'est faire de chacun de nous le co-lecteur des sélections d'autrui, de son individuation improbable, de sa singularisation bricolée, de ses goûts douteux, de sa quête de saveur et de ses cheminements de sagesse. Mais exhiber une collection de collections, à l'heure de l'anthropocène, c'est surtout ériger la folie collectrice en symptôme des dépassements (déjà à l'œuvre) de notre affolement collectif.